



LES SERMONS DE  
C.H. SPURGEON

LA VOIE DE  
L'HONNEUR



MESSAGES INTEMPORELS DU  
PRINCE DES PRÉDICATEURS

# LA VOIE DE L'HONNEUR

Sermon prêché au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



# Table des matières

1. La relation entre notre Seigneur et nous . . . . .	2
2. La conduite découlant de cette relation . . . . .	6
3. La récompense des serviteurs fidèles . . . . .	9

# La voie de l'honneur

« Celui qui soigne un figuier en mangera le fruit ; et celui qui garde son maître sera honoré » (Pr 27.18).

Si un homme, en Palestine, veillait soigneusement sur son figuier et le maintenait en bon état, il ne manquait pas d'être abondamment récompensé en sa saison, car l'arbre lui rendait une grande quantité de fruits dont il goûtait la suave saveur. Ainsi, selon Salomon, les bons serviteurs obtenaient l'honneur comme le fruit d'un service diligent. En ces premiers jours, où les relations entre serviteurs et maîtres étaient bien meilleures qu'hélas ! elles ne le sont de nos jours, si un serviteur veillait soigneusement sur son maître, il ne manquait pas d'être honoré pour sa fidélité. La Bible est pleine de tels exemples. Éliézer, le serviteur et intendant d'Abraham, reçut grand honneur de la main de son maître. Débora fut une nourrice fidèle, et quel deuil s'éleva pour elle à Allon-Bacuth, ou le chêne des pleurs. Élisée versa de l'eau sur les mains de son maître Élie, et devint lui-même prophète, doué d'une double portion de l'esprit de son maître. Dans le Nouveau Testament, nous lisons du centenier qui honora si hautement son serviteur que, dans sa maladie, il envoya vers le Seigneur Jésus, le suppliant instamment de venir le guérir. Il y eut, sans doute, des exceptions. Il se trouva des serviteurs fidèles qui rencontrèrent un traitement sans générosité ; mais quelle règle est sans exception ? La règle était que celui qui était fidèle à son maître recevait l'honneur. Je souhaiterais qu'il fût plus général d'avoir des relations intimes et amicales entre les hommes et leurs serviteurs ; je voudrais voir rétablie la loyauté domestique entre les chefs de maison et leurs dépendants. De nos jours, les domestiques et les personnes au service d'autrui sont regardés comme des bras à faire travailler, plutôt que comme des âmes à soigner. Il se peut que les serviteurs aient dégénéré ; mais il se peut aussi que les maîtres aient dégénéré pareillement. Je crois que tout Abraham sera enclin à trouver un Éliézer, et toute Rebecca une Débora. De bons maîtres font de bons serviteurs. De bons serviteurs font de bons maîtres. Heureuse la famille où, sans oublier les distinctions convenables de position, tous sont unis par une ferme amitié. Hélas ! les liens de la société ont été trop relâchés. L'oppression d'une part et le mécontentement de l'autre ont déchiré le corps social. Cependant, il subsiste encore parmi nous des exemples d'attachement personnel, où des serviteurs ont servi les mêmes maîtres dès leur jeunesse, ont continué avec eux dans la maladie et dans l'adversité, sont demeurés fidèles à la famille lorsque le maître était à peine en état de les rémunérer pour leurs services, et ont persévéré fidèles jusqu'à la mort. J'en suis sûr, lorsque nous avons lu de telles histoires ou vu de tels serviteurs nous-mêmes, nous avons senti qu'ils méritaient d'être tenus en honneur ; et il demeure encore un respect général que les hommes témoignent au serviteur qui sert

fidèlement son maître. Cependant, je ne vais pas parler ce soir des devoirs des maîtres et des serviteurs. En d'autres temps, nous n'avons pas hésité à dire notre pensée sur ce sujet, et nous ne manquerons pas de le faire lorsque l'occasion l'exigera.

Mais maintenant nous parlerons d'un Maître plus élevé, qui ne fut jamais infidèle envers un serviteur, et ne le sera jamais ; et nous parlerons d'un service supérieur qui apporte à ceux qui s'y engagent le degré d'honneur le plus élevé qui se puisse concevoir. Bienheureux sont ceux qui sont les serviteurs du Roi des rois. Heureux celui qui prend même la plus basse place et accomplit la plus humble des fonctions pour le Seigneur Jésus, s'il est possible que quelque service soit appelé vil lorsqu'il est rendu à notre tout-glorieux Immanuel.

Nous commencerons par considérer la relation du Seigneur Jésus-Christ à notre égard, et la nôtre à son égard ; puis nous considérerons la conduite conforme à cette relation ; et enfin la récompense promise à une telle conduite.

## **1. La relation entre notre Seigneur et nous**

Et, d'abord, la relation qui subsiste entre notre Seigneur et nous. Il est notre Maître — notre Maître.

Je parle maintenant, bien entendu, à vous seuls qui êtes convertis, à vous qui êtes de vrais croyants et êtes sauvés par la foi en Jésus-Christ. Le Seigneur Jésus est pour vous votre Maître, par opposition à toutes les autres puissances gouvernantes. Vous êtes des hommes, et naturellement mus par ce qui meut les autres hommes ; mais toutefois, le ressort maître, chez chacun de vous qui êtes chrétien, c'est la suprématie du Christ. Il est, parmi vos compagnons de service, des personnes auxquelles vous rendez du respect, comme, dans une grande maison de commerce, il y a des contremaîtres préposés aux diverses parties de l'ouvrage, auxquels une certaine déférence est justement rendue. Néanmoins, comme le surveillant n'est pas l'autorité suprême, de même vos supérieurs terrestres ne sont point vos maîtres au sens le plus élevé. Le plus éminent de vos compagnons ouvriers dans le service de votre Seigneur est très, très, très au-dessous du Maître ; les ministres et les pères en Christ ne sont pas les autorités ultimes devant lesquelles vous vous inclinez, et quelque estime que vous accordiez même à des noms glorieux tels que ceux de Pierre, de Jacques et de Jean, vous ne les regardez cependant que comme vos compagnons-serviteurs. « Un seul est votre Maître, le Christ, et vous êtes tous frères » (Mt 23.8,10). En ce sens, nous ne sommes pas serviteurs des hommes ; oui, nous ne connaissons aucun homme selon la chair. Nous sommes en sujétion au Père des esprits, mais ni au pape de Rome, ni à l'évêque chez nous ; nous sommes les affranchis du Seigneur et obéissons joyeusement à ceux qu'il établit sur nous dans son Église : mais nous ne cédon à nul qui revendique seigneurie sur nous et voudrait nous détourner d'obéir au seul Seigneur Jésus.

L'homme chrétien doit, bien entendu, s'occuper des affaires de cette vie ; et, tandis qu'il s'y applique, il doit y jeter quelque mesure de son cœur, sans quoi il ne saurait bien les faire ; toutefois, le maître de notre cœur n'est point notre négoce, mais notre Sauveur.

Un homme chrétien est réfléchi ; il étudie, lit, recherche ; néanmoins, pour tout cela, la philosophie ne le gouverne pas, ni les nouvelles du jour, ni la science du siècle. Christ est notre Maître — maître de nos pensées et de nos méditations, le grand Conducteur et Docteur de nos intelligences. Nous sommes ses disciples, et les disciples de nul autre. Nous sommes affectés par l'amour de la famille, l'amour de l'amitié, l'amour de la patrie ; mais il est un amour plus haut que tous ceux-là, un amour maître, et c'est l'amour pour Jésus, notre Bien-aimé, l'Époux de nos âmes. Ce texte est fréquemment mal lu — « Nul ne peut servir deux maîtres » (Mt 6.24). L'accent ne doit pas se porter sur le mot « deux ». À ce compte, un homme pourrait en servir trois, ou une demi-douzaine, ou vingt ; mais l'accent doit se porter sur le mot « maîtres » — « Nul ne peut servir deux maîtres » (Mt 6.24). Une seule chose peut être la passion maîtresse ; une seule puissance peut nous maîtriser complètement, de manière à dominer souverainement et à exercer sur nous une seigneurie impériale. Nul homme ne peut avoir deux facultés maîtresses impériales, deux mobiles maîtres et deux ambitions maîtresses. Un seul est notre Maître, et cet unique, c'est Christ. Frères, comme je l'ai dit déjà, tandis que nous sommes dans ce corps, nous sommes contraints de céder à telle impulsion et à telle autre ; nous sommes poussés en avant par tel mobile et par tel autre ; nous poursuivons telle fin et telle autre ; et, subordonnément, aucune de ces choses n'est peut-être pécheresse ; mais l'impulsion maîtresse doit être l'amour du Christ, le but maître doit être la gloire du Christ, et la puissance maîtresse qui nous possède — ainsi que l'Esprit saisit jadis les prophètes et les emportait — doit être la loyauté envers Jésus-Christ notre Seigneur. Il est notre Maître, et nous nous tenons devant lui comme des serviteurs qui désirent obéir à ses ordres.

Quelle est donc la raison pour laquelle le Seigneur Jésus-Christ est devenu pour nous un Maître ? Si nous avons à lutter contre les impies qui nous contestent le droit d'appeler Christ « Maître », nous pourrions leur donner une réponse assez prompte en leur disant qu'il est l'Homme-Maître de tous les hommes. Nous leur demanderions de feuilleter les pages de l'histoire et d'y trouver un homme qu'il vaille la peine de servir en comparaison de l'homme Christ Jésus. Nous en appellerions à son caractère, et demanderions : y eut-il jamais un caractère qui pût contraindre l'hommage comme le sien le fait ? Car il est un homme royal à tous égards : il n'y a en lui rien de bassesse ni de faiblesse. Le connaître, c'est devenir enthousiaste pour sa cause. Nous indiquerions ensuite son royaume, et la nature et le caractère dudit royaume, et nous demanderions s'il exista jamais un royaume pour lequel les hommes dussent combattre, lutter et être prêts à mourir, en comparaison du sien. Nous signalerions les bienfaits qu'il confère au genre humain, les bénédictions que la foi de Jésus-Christ a semées parmi les nations, et nous demanderions s'il y eut jamais une cause aussi digne de zèle que la cause du Christ, qui est la cause de l'humanité, la cause de la vérité, la cause du droit, la cause de Dieu. À lui appartiennent les principes qui seuls peuvent racheter les hommes de leur dégradation et de leur misère. Il nous paraît assez aisé de répondre aux impies en cette matière. Quel que soit leur chef, il n'est pas digne de délier la courroie de la sandale de notre Maître ; qui qu'il soit, et quelque haut qu'ils l'élèvent, il est propre à gésir dans la poussière sous les pieds de notre Immanuel. Il est si excellent, et par nature si prééminent, que nous défions quiconque de nous juger insensés d'avoir choisi qu'il fût notre Maître.

Mais derrière tout cela, au plus profond de nos âmes, nous avons d'autres raisons de

l'appeler notre Maître, à savoir que nous lui appartenons par l'achat opéré par son sang, par le délivrement de sa grâce, et encore, par la reddition, la reddition volontaire que nous lui avons faite. Christ est notre Maître parce qu'il nous a achetés. Lorsque nous étions vendus au péché, lorsque, par la justice de Dieu, nous étions condamnés à mourir, lorsque nous étions des esclaves absolus, il nous a achetés et nous a rachetés de toute iniquité au prix d'un sacrifice qui parfois nous a semblé, pour l'amour de lui, trop grand. Que sont dix mille fois dix mille vermisseaux pécheurs, comparés au Fils de Dieu ? Et pourtant, ce glorieux Fils de Dieu a livré sa vie pour nous. Il a aimé son Église et s'est donné lui-même pour elle — un prix en vérité sans pareil à payer ! — et maintenant nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais nous avons été achetés à grand prix. Nous sentons que nous serions injustes envers Jésus, vils envers notre meilleur Bienfaiteur, si nous méconnaissions les obligations solennelles sous lesquelles son rachat nous a placés. Nous eussions été sur la route de l'enfer, n'eût été son sang ; ne marcherons-nous pas dans la voie de ses commandements ? Après ce qu'il a fait pour nous, rien n'est trop grand que nous ne le fassions pour lui. Notre corps, notre âme, notre esprit, nous les remettons joyeusement à sa seigneurie, et nous ne tenons pour nôtre aucune chose de notre nature. Comme il nous a rachetés entièrement, ainsi, dans l'intégralité de notre humanité, nous appartenons tout entiers à lui ; et s'il est une partie de notre nature qui n'a point été soumise à lui, nous désirons qu'il la conquière par la force des armes, car sa rébellion contre lui est pour nous-mêmes une douleur. Jésus est notre Seigneur légitime, ses blessures en portent témoignage ; et si quelque autre seigneur avait domination sur quelque autre portion de notre nature, cette seigneurie est usurpée et doit être abattue.

J'ai dit encore que Christ nous a conquis par sa puissance aussi bien que par son sang. Il y a deux rédemptions, la rédemption par le prix et la rédemption par la puissance ; la rédemption par le prix était typifiée dans l'agneau pascal et la Pâque, la rédemption par la puissance dans le passage de la mer Rouge, lorsque les enfants d'Israël la traversèrent à pied sec et que les Égyptiens furent noyés. Souvenez-vous comment Jacob parla à son fils Joseph et dit : « Je te donne une portion de plus que tes frères, que j'ai prise de la main de l'Amoréen avec mon épée et avec mon arc » (Ge 48.22). Or le Seigneur Jésus-Christ nous revendique de la même manière que Jacob revendiqua cette portion particulière, car nous sommes son butin pris au combat. La grâce toute-puissante nous a courbés lorsque nous étions au cou roide ; la grâce toute-puissante nous a délivrés de nos habitudes de péché lorsque nous y étions étroitement liés ; la grâce toute-puissante a brisé les barreaux de fer de notre désespoir et nous a conduits dans la liberté ; que toute la gloire soit attribuée au Tout-Puissant Rédempteur. D'une main forte et d'un bras étendu, il nous a fait sortir de l'Égypte de nos convoitises et a enseigné à nos pieds dispos le chemin du Canaan céleste. Et maintenant nous faisons la parure des roues de son char comme serviteurs, non pas en chaînes de fer, mais en liens de soie de l'amour.

« Comme des captifs volontaires de notre Seigneur  
Nous chantons les triomphes de sa parole,  
et le confesser être notre Maître, et nul autre. »

Souvenez-vous que j'ai dit aussi que nous sommes ses serviteurs, et lui notre Maître, parce que nous nous sommes volontairement livrés à lui. Rappelez à votre mémoire ce temps béni où vous vous êtes abandonnés à Jésus sous la douce contrainte de son

amour. Ne fut-ce pas un jour heureux où vous dîtes —

« À présent, Seigneur, je voudrais n'appartenir qu'à toi seul  
Viens, prends possession de ce qui est à Toi,  
Car tu m'as affranchi ;  
Délivrés du dur commandement de Satan,  
Vois tous mes membres qui se tiennent en attente,  
Être employé par Toi. »

Et maintenant, en ce jour, vous souvenant de l'amour de vos fiançailles, lorsque vous suiviez votre Seigneur dans le désert, voudriez-vous qu'il en fût autrement ? Vous avez été unis à lui en mariage ; souhaitez-vous maintenant tenter un divorce contre votre glorieux Époux ? Non certes ; mais vous pouvez chanter avec Doddridge,

« Le haut ciel, qui entendit le vœu solennel,  
Ce vœu, renouvelé, s'entendra chaque jour :  
Jusqu'à l'ultime heure de ma vie, je fléchirai le genou,  
Et bénir dans la mort un lien si cher. »

Or, bien-aimés, comme je vous ai montré que Christ avait droit d'être notre Maître par la dignité même de son caractère, et que nous lui rendons service à cause de son amour pour nous ; il ne me reste qu'à ajouter que notre condition de serviteurs de Christ est irrévocable. L'esclave d'autrefois, lorsqu'il pouvait sortir de la servitude, disait parfois : « J'aime mon maître, j'aime ses enfants, et j'aime sa maison — je désire être son esclave à jamais » (Ex 21.5,6), et c'est de la même manière que je parlerais aujourd'hui. Et alors, vous vous souvenez, on prenait un poinçon, on perçait l'oreille de cet homme et on la fixait au poteau de la porte, afin qu'il fût serviteur tant qu'il vivrait. Ainsi, selon cette figure, dirais-je : « Tu m'as ouvert l'oreille, et je ne me suis point rebellé » (És 50.5). Qui d'entre nous ne voudrait porter en son corps les marques du Seigneur Jésus, recevoir le stigmate qui attesterait la confiscation irrévocable de toute liberté pécheresse ? Ne désirons-nous pas être à jamais liés à Christ et crucifiés avec lui ? Telle était la doctrine de notre baptême. Lorsque nous fûmes baptisés, nous fûmes ensevelis dans l'eau. L'enseignement était que désormais nous devons être morts et ensevelis au monde, et vivants pour Jésus seul. Ce fut le passage du Rubicon — tirer l'épée et jeter le fourreau. Si le monde nous appelle, nous répondons désormais : « Nous sommes morts pour toi, ô monde ! » L'un des saints antiques — je pense que c'était Augustin — s'était adonné à de grands péchés dans sa jeunesse. Après sa conversion, il rencontra une femme qui avait été la compagne de ses coupables folies ; elle s'approcha de lui avec séduction et lui dit : « Augustin » ; mais il s'enfuit à toutes jambes. Elle cria après lui et dit : « Augustin, c'est moi », en nommant son nom ; mais il se retourna alors et dit : « Mais ce n'est pas moi ; l'ancien Augustin est mort, et je suis une nouvelle créature en Jésus-Christ » (2 Co 5.17). Voilà — à Madame Bulle et à Madame Volupté, au monde, à la chair et au diable — ce que devrait être la réponse de tout vrai serviteur de Christ : « Je vis, non plus moi, mais Christ vit en moi. Tu es la même, ô beau mais menteur monde — tu es la même, mais non pas moi. Je suis passé de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière. Tes charmes de sirène ne peuvent plus me fasciner. Une musique

plus noble est à mon oreille, et je suis entraîné en avant par un charme plus souverain vers d'autres biens que les tiens. Ma barque se frayera sa route à travers toutes mers et toutes vagues jusqu'à ce qu'elle atteigne le beau havre, et que je voie mon Sauveur face à face » (Ga 2.20 ; Jn 5.24 ; Ac 26.18 ; 1 Co 13.12). Irrécouvrable, donc, est ce pas que nous avons franchi : l'abandon absolu de toute notre nature au sceptre du Prince de paix. Nous sommes au Seigneur. Nous sommes à lui pour toujours et à jamais. Nous ne pouvons nous retirer en arrière ; et, béni soit son nom, sa grâce ne nous le permettra point. « Mais le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour » (Pr 4.18).

« T'abandonner ! non, mon très cher Sauveur,  
Toi dont le sang acheta mon pardon ;  
Mépriser Ta miséricorde, dédaigner ta faveur !  
Que périsse une telle pensée impie :  
Te quitter—jamais !  
Où pourrais-je me tourner pour trouver la paix ? »

## **2. La conduite découlant de cette relation**

Le second point de notre réflexion doit être celui-ci : puisque nous sommes serviteurs de Jésus, il est une conduite qui y est conforme.

Quelle conduite convient à un serviteur ? N'est-ce pas, d'abord, qu'il se reconnaisse appartenir à son maître ? Un tel serviteur, comme celui mentionné dans le texte, ne s'appartient pas à lui-même, ni ne dit que son temps est à lui. Aucun homme qui est serviteur ne peut dire, pendant ses heures de travail : « Ce temps est mon temps, j'en fais ce que je veux. » Non, c'est un faux serviteur que celui qui, ayant vendu son temps pour un salaire, se le reprend. Les serviteurs de Jésus n'ont point de temps à leur propre disposition. Nous n'avons point de richesses qui soient à nous, nous ne sommes que des intendants ; nous n'avons point de talents, ils sont à notre Seigneur. Lorsque nous avons investi notre avoir et l'avons multiplié avec diligence, nous dirons à notre Seigneur : « Seigneur, ta mine a rapporté dix mines » (Lu 19.16). Nous n'osons point appeler le talent nôtre. Si nous sommes de vrais serviteurs, nous sommes toujours aux affaires de notre Maître. Soit que nous mangions ou que nous buvions, soit que nous nous reposions ou que nous dormions, nous désirons tout faire pour la gloire de Dieu. Nous ne sommes jamais hors de service. Un agent de police peut l'être, mais nous, jamais. Un soldat peut avoir une permission, mais un chrétien, jamais ; il doit porter, nuit et jour, toute l'armure de Dieu. Nous devons toujours porter le bouclier, et l'épée doit toujours être en nos mains. Même dans nos récréations, nous devons nous souvenir que notre Maître peut venir à toute heure et, par conséquent, nous devons toujours attendre sa venue.

En tant que serviteurs, il est de notre devoir d'apprendre la volonté de notre Maître. Je suis affligé de constater que certains de mes compagnons de service ne veulent pas connaître la volonté de leur Seigneur. Il n'y aurait pas tant de divisions dans l'Église si nous venions tous aux Saintes Écritures et sondions la loi et le témoignage afin de

connaître la volonté du Seigneur. La volonté du Seigneur y est pleinement exposée, et nul autre livre n'a la moindre autorité parmi les saints. La volonté du Seigneur n'est pas dans le livre de prières ; elle est dans la Bible. La volonté du Seigneur n'est pas dans les canons ; la volonté du Seigneur n'est pas dans le symbole de foi de l'Église baptiste, ni de l'Église wesleyenne, ni de l'Église congrégationaliste, ni de l'Église épiscopaliennne ; sa volonté est dans les Écritures : et si nous les sondions toujours davantage et étions déterminés, sans égard à tout ce qui aura été fait par l'Église, ou par le monde, ou par le gouvernement, ou par quiconque, à suivre la volonté de notre Seigneur, nous parviendrions à une union plus étroite. Nous sommes divisés parce que nous n'étudions pas la volonté du Seigneur comme nous le devrions. Frères, nous devrions être prêts à renoncer à toute doctrine, si vénérable soit-elle, à toute institution, si belle soit-elle, si nous ne la voyons pas être la volonté divine. L'obéissance est le sentier du serviteur ; l'obéissance est sa sûreté et son bonheur. Que m'importe, à moi serviteur, quelqu'un d'autre que mon Maître ? Je suis établi pour faire une certaine chose ; et si les passants remarquent que je ne la fais pas selon les règles ordinaires du métier, qu'est-ce que cela me fait ? Les règles et les coutumes ont peu d'importance. La volonté de mon Maître doit être tout pour moi, si je suis un vrai serviteur. Quelqu'un dira avec dédain : « Vous agissez d'une manière bien singulière. » Eh bien, c'est au Maître d'être responsable de la singularité de conduite qu'il prescrit. Si nous sommes de vrais serviteurs, nous obéissons jusque dans les iotas et les moindres traits de lettres, à tout risque. Mais il nous faut sonder la Parole ; car des Bibles non lues sont des pièces à conviction contre les rebelles, et elles siéent mal aux croyants.

Lorsque la volonté de son maître est connue, tout vrai serviteur est tenu de l'accomplir immédiatement. Un serviteur n'a point à dire : « Maître, je m'en occuperai demain ». Si l'ordre est clairement établi, il sera tout aussi véritablement désobéissance de remettre l'obéissance à plus tard que de rejeter le devoir tout à fait. Si le délai fait partie de l'ordre, le délai est justifiable ; sinon, le serviteur ne doit point tarder. « Mais vous oubliez sûrement que les conséquences de l'obéissance peuvent être coûteuses et comporter de grands sacrifices ? » Les serviteurs n'ont rien à faire avec les conséquences ; elles appartiennent à leurs maîtres. « Mais peut-être que, si je devais suivre le commandement du Maître, je me placerais dans une condition où je ne serais pas aussi utile que je le suis maintenant. » Vous n'avez rien à voir avec cela, sinon en tant que la chose éprouvera votre foi : c'est une obéissance boiteuse que celle qui ne suit le Maître que là où le jugement charnel approuve. Un serviteur de Dieu n'a pas à user de son propre jugement quant à la justesse de l'ordre de son Maître ; il doit faire ce qui lui est enjoint, car son Seigneur est infallible. Quand bien même les cieux s'écrouleraient parce que nous faisons ce qui est droit, qu'importe ? Dieu ne veut pas que nous péchions pour les étayer. Son trône n'est point vermoulu au point d'avoir besoin de contreforts d'iniquité. Les conséquences attachées aux vrais principes ne doivent jamais être considérées. Il n'est rien de plus pernicieux au monde que la politique de l'expédient ; on pourra l'admirer à la Chambre des Communes, mais on doit la détester dans l'Église de Dieu. Loin de nos pensées toute question d'expédient. Si un acte est juste, qu'il soit accompli ; si Christ l'ordonne, qu'il soit accompli, et qu'il n'y ait point d'hésitation en l'affaire.

Il nous appartient aussi, si nous sommes des serviteurs, d'obéir au Maître de bon gré et par amour pour sa personne. Le texte dit : « Celui qui garde son maître sera honoré ».

Supposons que moi, comme ministre, je sache qu'une chose est la volonté de Dieu, et que néanmoins je m'en acquitte dans l'intention de vous servir et de vous faire du bien comme Église de Dieu ; je recevrai peut-être de l'honneur de votre part, vous que je sers ; mais ce n'est pas là l'honneur qu'un ministre chrétien doit rechercher. L'Église n'est pas son maître ; son Maître est dans le ciel, et s'il désire le véritable honneur, il doit le mériter en servant son Maître pour l'amour de son Maître. Supposez que quelques-uns d'entre vous soient enfants et fassent le bien afin de plaire à leurs parents — je ne blâmerai pas ce motif ; vous recevrez de l'honneur de la part de vos parents ; mais le véritable honneur s'obtient en cherchant à plaire à Dieu. Vous devez, en tant que croyants, vous appliquer à servir votre Maître ; venir à la maison de Dieu, par exemple, non parce que c'est l'usage, mais parce que vous voulez honorer le Seigneur dans la prière et la louange ; vous devez donner aux pauvres, non parce que d'autres ont donné tant, mais parce que Jésus aime que son peuple se souvienne des saints indigents ; vous devez faire le bien, non pour que les autres disent : « Voyez quel homme zélé il est ! », mais pour l'amour de votre Maître. Je crains que parfois nous ne nous servions nous-mêmes jusque dans nos choses les plus saintes, et qu'en exécutant ce que nous jugeons être la volonté du Seigneur, nous ne soyons souvent victimes de préjugé ou de caprice, et point tant résolu à faire la volonté du Seigneur qu'à faire la nôtre, ou à mettre à exécution ce que nous appelons nos « principes », afin de montrer que nous ne nous laissons pas intimider par l'opposition. Ah ! frères, il ne doit y avoir pour nous d'autre mobile que l'honneur de notre Maître. « Celui qui garde son maître sera honoré ». Servez votre Maître. Prenez garde d'avoir toujours l'œil sur lui. Faites votre devoir parce qu'il vous l'ordonne. Alors vous remporterez l'honneur dont parle le texte.

Remarquez ensuite que ce service rendu au Maître doit être accompli personnellement par le serviteur. Il n'est pas dit : « Le serviteur qui emploie un autre pour servir son maître sera honoré » ; je ne lis point ainsi le texte, mais : « Celui qui sert son maître », lui-même, rendant un service personnel à un Maître personnel — celui-là aura de l'honneur. Jésus-Christ ne nous a point rachetés par procuration. Il a lui-même — lui, sa propre personne — porté nos péchés en son corps sur le bois. Ne cherchons pas à servir Dieu en nous bornant à contribuer à la Mission étrangère, ou à la Mission de la Ville, ou à soutenir le ministre, ou quelque chose de cet ordre. Cela, nous devons le faire ; mais nous ne devons point le mettre à la place de l'autre. Offrons sans cesse notre service personnel, parlant pour Christ avec ces lèvres, plaidant pour son royaume avec ce cœur, courant à ses messages avec ces pieds, et le servant de ces mains.

« Celui qui veille sur son maître sera honoré », même si l'attente est presque passive. Parfois, notre Maître peut ne nous demander rien de plus que de demeurer tranquilles. Mais vous le savez, Jean, le valet de pied, derrière le fauteuil de son maître, si son maître lui ordonne de se tenir là, est un serviteur aussi véritable que l'autre domestique envoyé en commission de la plus haute importance. Le Seigneur, pour de sages raisons, peut nous faire attendre quelque temps. Après avoir tout accompli, il nous faudra peut-être encore rester en place et voir le salut de Dieu, et trouver que c'est là l'ouvrage le plus difficile de tous. Et cela, surtout dans la souffrance ; car il est pénible d'être mis à l'écart du service du Maître ; et pourtant la position peut être très honorable. Il y a un temps où les soldats doivent demeurer dans les tranchées, aussi bien qu'un temps pour combattre dans la bataille. David fit une loi afin que ceux qui restaient auprès des

bagages partageassent le butin avec ceux qui descendaient au combat. Telle est la règle de l'Église militante jusqu'à ce jour. Quelques-uns ne peuvent marcher à la bataille ; ils doivent néanmoins partager le butin ; ils attendent leur Maître, et ils seront honorés.

En somme, pour tout résumer en un mot, il nous appartient de demeurer près du Christ. Les serviteurs veillent le mieux lorsqu'ils peuvent voir l'œil de leur maître et entendre son bon plaisir. Nous devons attendre au service de notre Maître humblement, avec révérence, estimant qu'il est un honneur d'accomplir quoi que ce soit pour lui. Nous devons être entièrement abandonnés, désormais voués au Seigneur, hommes libres, et pourtant, très réellement, serfs de ce Grand Empereur. Nous ne sommes jamais si véritablement libres que lorsque nous confessons notre servage sacré. Nous sommes désormais les serviteurs de la personne du Seigneur Jésus-Christ. Souvent Paul se nomme le serviteur du Seigneur, et même l'esclave de Christ, et il se glorifie des marques du fer à marquer sur sa chair. « Je porte, dit-il, en mon corps les marques de Jésus ; que personne désormais ne me fasse de la peine » (Ga 6.17). Nous tenons pour liberté de porter les liens de Christ. Nous estimons que c'est là la liberté suprême, car nous chantons avec le psalmiste : « Je suis ton serviteur, je suis ton serviteur ; tu as détaché mes liens » (Ps 116.16). « Attachez la victime avec des liens, amenez-la jusqu'aux cornes de l'autel ! » (Ps 118.27). Telle est la conduite que requiert notre servitude envers notre Seigneur.

### **3. La récompense des serviteurs fidèles**

Le troisième point est la récompense qui vient assurément aux serviteurs fidèles. « Celui qui veille sur son maître sera honoré ».

Vous observerez qu'il trouve son honneur à attendre son Maître. Or, le chrétien peut avoir d'autres honneurs que celui d'attendre son Maître. Il peut avoir des honneurs pauvres, chétifs, misérables, pesants. Je suis toujours peiné lorsque je vois un chrétien se faire quelque grand aux yeux du monde. J'en ai connu un, et je l'estimais fort. C'était un homme chrétien et sérieux, mais sa grande ambition était d'être le premier magistrat d'une certaine ville que je ne nommerai point. Il vécut assez pour atteindre ce poste, et son cœur exulta grandement ; mais je remarquai que, la nuit même où il obtint cet honneur, la main du Seigneur s'étendit contre quelqu'un qu'il chérissait beaucoup, et, peu de temps après, il tomba lui-même malade et s'en alla à la maison, auprès de son Père et de son Dieu. Nulle joie n'accompagna cet honneur, car il l'avait trop longtemps contemplé d'un œil trop avide. Je ne fus pas seul à juger ainsi ; ceux qui le connaissaient pensaient de même, et nous avons presque remercié Dieu de ce qu'il n'a point souffert que l'enfant de Dieu, dont la couronne est dans les cieus, se contente d'être ici un magistrat. J'ai vu des hommes devenir fort avides d'or ; ils avaient une bonne affaire, mais ils en ont saisi davantage, et l'ont obtenu, puis ils en ont encore convoité plus ; et lorsque j'ai vu venir la discipline et la tristesse dans la maison, je ne m'en suis point étonné, car j'ai compris que Christ voulait que son serviteur reçoive l'honneur de lui seul ; et si celui-ci court après un autre honneur, il ne trouvera qu'un doux-amer. Il est, je crois, une loi selon laquelle nul sujet de Sa Majesté ne peut accepter un rang princier d'un potentat étranger ; et c'est une loi dans le royaume de Christ. Quel honneur ce monde peut-il conférer à un serviteur du Christ ? Je tiens pour plus grand honneur

d'être marmiton dans la cuisine du Christ que d'être le tsar de toutes les Russies, ou d'exercer à la fois un sceptre impérial sur tous les royaumes de la terre. Honneur ! Vous prétendez conférer de l'honneur au serviteur du Christ — mondains que vous êtes ! Autant vaudrait que des fourmis sur leurs fourmilières espèrent conférer de la dignité à un ange ! Déjà infiniment supérieur, pour un saint, ce n'est que dégradation que d'être honoré par les fils des hommes. Le serviteur du Christ trouve son honneur dans le service même. Le cultivateur du figuier attend des figues du figuier ; le serviteur du Maître attend l'honneur du Maître, et il ne convoite aucun autre honneur.

Tout serviteur fidèle de Christ est honoré dans l'honneur de son Maître. Si vous servez Christ comme il convient, vous aurez à porter son opprobre. Il vous faut prendre votre part de la croix, car vous avez déjà votre part de la couronne. Grâces soient rendues à Dieu, qui nous fait toujours triompher en tout lieu. Paul et les autres apôtres, lorsqu'ils souffraient pour Christ, triomphaient toujours en Christ en même temps. S'il y a quelque honneur dans la cause de la vérité, de la justice et du salut des hommes, Christ le possède tout entier, mais il en réfléchit une part sur ceux de ses serviteurs qui épousent sa juste cause et propagent sa vérité. « Celui qui prend garde à son maître sera honoré », en ce qu'il lui est permis de servir un tel Maître. L'honneur du Maître rejaillit sur le serviteur, qui est honorablement distingué en portant la livrée du grand Prince.

Il est honoré aussi, par l'approbation de son Maître. Avez-vous jamais senti que Christ vous approuvait ? Vous avez accompli quelque petit acte d'amour que nul ne connaissait sinon votre Seigneur ; il vous a souri, vous le saviez, et vous vous êtes senti surabondamment récompensé. Vous l'avez servi et vous avez été outragé pour cela, mais vous l'avez accepté avec une grande joie, car vous sentiez qu'il savait tout à ce sujet, et pourvu que votre Maître fût satisfait, il ne vous importait point ce que l'homme pouvait vous faire. Pour le vrai chrétien, l'approbation de son Seigneur est assez d'honneur.

Parfois le Seigneur honore ses serviteurs fidèles en leur confiant davantage d'ouvrage. S'ils ont été fidèles dans ce qui est le moindre, il les éprouve dans ce qui est grand. S'ils ont veillé sur quelques petits enfants, et paissé les agneaux, il leur dit : « Viens ici et pais mes brebis » (Jn 21.17). S'ils ont taillé une vigne ou un figuier dans un coin, il les appelle au dehors et les place parmi les ceps principaux de la vigne, et leur dit : « Veillez sur ces grappes. » Bien des hommes auraient été appelés à des champs plus vastes de labeur s'ils n'avaient pas été mécontents ou paresseux dans leur sphère étroite. Le Seigneur observe comment nous faisons les petites choses, et si l'on y met un grand soin, il nous donnera de plus grandes choses à faire. Élisée versait de l'eau sur les mains d'Élie, et alors le Seigneur dit : « Le manteau d'Élie tombera sur son serviteur fidèle, et il fera des miracles plus grands encore. »

Dieu honore aussi les fidèles aux yeux de leurs compagnons de service. Lorsque je retire de mon rayon de bibliothèque la biographie d'un homme saint, je l'honore dans mon âme. Peu m'importe qu'il ait été évêque ou prédicateur Méthodiste Primitif, forgeron ou pair du royaume, je lui rends honneur en mon cœur. S'il a servi son Maître, assurément il sera élevé à une place d'honneur dans la mémoire des âges suivants. Il est des hommes dont toi et moi ne pourrions approuver les doctrines, qui cependant furent fidèles à la

lumière qu'ils avaient ; c'est pourquoi nous les comptons parmi les morts honorés, et nous nous réjouissons de nous rappeler combien ils furent hardis contre l'ennemi, combien ils furent doux envers les petits, combien fidèles ils furent à croire leur Dieu, et combien courageux pour reprendre le péché. Si vous désirez l'honneur de la part de vos compagnons de service, vous ne l'obtiendrez jamais en le recherchant auprès d'eux ; il faut aller à votre Maître et l'honorer en le servant, et alors vous viendra l'honneur aux yeux de vos semblables.

Mais, bien-aimés, le principal honneur d'un serviteur fidèle vient de la Trinité bénie. « Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera » (Jn 12.26). Cela ne paraît-il pas trop beau pour être vrai qu'un pauvre homme soit honoré de Dieu le Père, le Créateur, le grand JE SUIS ! Je n'en parlerai pas davantage, mais je vous laisse y méditer.

Et alors Jésus-Christ nous honorera ; car il dit que lorsque le maître vient et trouve le serviteur veillant pour lui, il se ceindra et le servira. Pouvez-vous concevoir cela ? Il y avait chez les Romains une certaine saturnale, observée une fois l'an, où les maîtres échangeaient entièrement leur place avec les serviteurs, et les serviteurs s'asseyaient à table et commandaient à leurs maîtres comme il leur plaisait, tandis que les maîtres les servaient. Certains ont pensé que notre Sauveur a tiré cette figure de cette singulière célébration. Je peine à le croire ; car il aurait guère consenti à user d'un tel exemple. Penser que le grand Maître nous serve est certes chose étrange ; pourtant il l'a fait. Il le fit quand il prit un linge et lava les pieds de ses disciples, et il le fera encore ; il se ceindra et nous servira.

Le Saint-Esprit nous honorera, nous aussi, car le Saint-Esprit met souvent un grand honneur sur un homme fidèle d'une manière que je ne puis vous expliquer sinon par une figure. Moïse avait été un serviteur fidèle, et la peau de son visage rayonnait lorsqu'il descendit de la montagne. Étienne fut un serviteur fidèle, et lorsqu'il se leva pour affronter ses adversaires, il était plein du Saint-Esprit, et une gloire resplendissait sur son visage. Lorsque l'Esprit de Dieu habite richement un homme, et que cet homme est fidèle à son Maître, il émane de lui certains rayonnements d'une splendeur d'en haut, non visibles aux yeux humains, mais puissants sur les cœurs humains. Les croyants en sentiront la puissance, car, comme le dit l'un de nos poètes, « lorsqu'un homme de bien se trouve en société, c'est comme si un ange secouait ses ailes ». Vous sentez l'influence de cet homme et, presque sans qu'il prononce un mot, il est en honneur aux yeux de ceux qui sont à table avec lui, car le Saint-Esprit est sur lui.

Maintenant, chers frères et soeurs, je conclus en disant que nous devons servir fidèlement, car nous avons devant nous la plus grande récompense concevable, une récompense que la grâce nous rend capables d'obtenir. Ce sang précieux qui nous purifie purifie aussi notre service ; il nous rend blancs comme la neige, et il blanchit aussi notre service. Nous et notre oeuvre sommes tous deux agréés dans le Bien-Aimé. Les oeuvres d'un chrétien sont de bonnes oeuvres : que nul ne dise qu'elles ne le sont pas, car elles sont l'oeuvre de l'Esprit de Dieu, et qui osera dire qu'elles ne sont pas bonnes ? C'est un encouragement à avancer quand nous savons que « Celui qui soigne un figuier en mangera le fruit » ; et que « Celui qui garde son maître sera honoré ».

Il y a un côté noir à cela, sur lequel, souffrez que je dise un mot. Celui qui ne sert point Jésus-Christ ne sera pas honoré. Au jour où le Seigneur viendra, beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour la gloire, mais les autres pour la honte et l'opprobre éternels. Ô, le mépris qui sera déversé sur les hommes impies au dernier jugement ! Quand Dieu tiendra le miroir et qu'ils se verront eux-mêmes, ils mépriseront leur propre image ; et quand Dieu présentera leurs caractères aux hommes et aux anges, révélant à tous les êtres créés leurs œuvres secrètes, leurs mauvais mobiles, leurs desseins vils, leurs imaginations impures, il s'élèvera contre de tels hommes mourant sans la foi en Christ un sifflement universel d'exécration générale ; à la pensée qu'ils n'ont pas voulu croire Dieu, mais ont fait de Dieu un menteur ; n'ont pas voulu accepter le sacrifice de Christ, mais ont foulé aux pieds le sang de l'alliance comme une chose profane. Les hommes rachetés crieront : « Honte ! » Les anges non déçus crieront : « Honte ! » Les esprits saints de mille mondes crieront : « Honte ! » Et ce sera un mépris éternel. Rien ne pique un homme comme le mépris. Le plus pauvre d'entre nous n'aime pas être méprisé, si pauvre qu'il soit. Vous n'aimez pas qu'on vous montre du doigt et qu'on fasse de vous un objet de dérision ; pourtant, pécheur, ce sera là votre lot. Si vous mourez sans croire en Jésus, vous vous réveillerez à la honte et au mépris éternels. « Les insensés ont la honte en partage » (Pr 3.35) — une telle honte ! Ô, ayez honte aujourd'hui, afin que vous ne soyez pas couverts de honte alors ! Pénitent, la honte te conduira à fuir vers Christ et à te confier en lui, et alors tes transgressions seront effacées à jamais. Que l'Esprit conduise chacun de vous à la repentance, pour l'amour de Jésus. Amen.